

XYZ. La revue de la nouvelle

Maldoror

Laurent Chabin



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabin, L. (1997). Maldoror. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 19–21.

Maldoror

Laurent Chabin

Après bien des années, Maldoror est revenu en Norvège. Il aime particulièrement ce pays aux côtes déchiquetées faites pour abriter les monstres marins, et le souvenir de la femelle de requin, son premier amour, le retient près du bord de la mer. Pourtant, en vieillissant, il lui semble que même l'océan ne contient plus d'animaux capables de l'égalier en cruauté. Il regrette de n'avoir pas vécu à l'ère des grands reptiles, il aurait aimé y mener une vie de don Juan... Les animaux qu'il rencontre ont tous peur de lui ; quant aux végétaux, il n'ose imaginer des amours avec ces grands êtres mous, il rêve de granit...

En arrivant à Oslo, il remarque d'abord la petitesse de la ville, presque un village, où les rues sont aussi larges que longues. Il en repart rapidement, aigri par les angles droits des carrefours, et il se dirige vers le sud, où s'étend l'immense parc Frogner, décoré par Vigeland. Les allées sont larges, le ciel est bas, tout contribue à donner l'impression d'étendue. Dans la première allée où il s'engage d'un pas nerveux, Maldoror est suivi du regard par une série de femmes et de bonshommes placides qui ont l'air d'être plantés là comme des arbres. Leur allure débonnaire et tranquille — les jambes vaguement écartées, les mains croisées derrière le dos ou pendant le long du corps comme du linge aux fenêtres, le nez en l'air ou sur leurs chaussures — tout cela étonne grandement Maldoror, habitué aux hercules et aux apollons de la statuaire méditerranéenne. Ces grands personnages vigoureux et bedonnants, sans muscles ni rides apparentes, semblent ignorer autant l'effort que la peur.

Intéressé, Maldoror leur palpe les fesses, les couilles, le ventre, il ressent avec volupté la rudesse de la pierre lui écorcher

la peau des mains. L'allée des hommes et des femmes de granit, qui n'est qu'une des branches d'une étoile dont il atteint maintenant le cœur, l'a conduit dans un vaste espace circulaire au centre duquel s'élève une haute colonne. C'est le chef-d'œuvre de Vigeland, l'aboutissement logique de ces files immobiles de personnages de pierre. C'est un énorme entassement de corps humains de tous les âges et de tous les sexes. Ceux d'en haut écrasent ceux d'en bas sous leur poids, les plus vigoureux — ou les plus sorniois — tentent de se dégager et d'escalader à leur tour cet Olympe au sommet duquel seuls les plus vicieux peuvent se maintenir.

Quel contraste avec l'air bonasse des statues des allées ! De cet entrelacs de visages et de membres emmêlés émergent des regards furieux et meurtriers, des gestes mortels, des morsures, des déchirures, des mutilations, des fractures... Maldoror se demande comment un édifice composé de tant de violence, de tant d'énergie en révolte, de tant de tiraillements et de convulsions, peut se tenir debout. Et son désir, qui ne s'est nourri que de souvenirs depuis son accouplement avec la femelle de requin, renaît devant cet amoncellement de sexes et d'anus arrachés à la pierre par l'imagination débridée du sculpteur.

Il tourne comme un fauve autour de l'énorme colonne, qui est bien la plus inattendue des représentations féminines qui soit ; sa faim est telle qu'il ne sait plus par où commencer. Son propre corps lui paraît insuffisant, mesquin, face à cette multiple femelle. Il a connu des monstres à trois couilles, et des siamoises qui totalisent six trous d'amour, et d'autres, mais ici la surenchère dépasse toutes ces piètres performances. Que faire ?

Maldoror se souvient qu'il peut à volonté changer d'enveloppe corporelle, et l'odeur de la mer toute proche lui rappelle son amour pour le poulpe au regard de soie... Alors, puisqu'il est en Norvège, il se fera kraken. Aussitôt la métamorphose a lieu, et si un promeneur attardé s'était égaré dans le parc ce soir-là, il aurait pu voir de loin, par prudence, une pieuvre colossale s'attaquer furieusement à l'œuvre maîtresse de Vigeland.

Ses tentacules enserrent de toutes parts les corps rugueux et s'introduisent dans tous les orifices. La bave coule et oint le gigantesque membre poreux le long duquel ballotte comme un sein d'amazone le ventre flasque du kraken. Les tentacules puissants s'écorchent en pénétrant la pierre avec la même facilité qu'une fourchette se plante dans une entrecôte. Gonflés, durcis par le plaisir, ils la transpercent jusqu'au cœur jusqu'à la fendre, pendant que les yeux de Maldoror virent au blanc.

La jouissance d'une pieuvre n'est pas une chose facile à décrire, mais on peut juger de la puissance de celle-ci en voyant au moment suprême la colonne de pierre se fendiller en émettant une série de craquements sinistres. Tel a été l'orgasme de la bête, multiplié par huit et propagé jusqu'en son centre par les membres caoutchouteux, que la colonne de granit s'effondre soudain comme un château de sable, instantanément vermoulue, pourrie jusqu'à la moelle par l'amour inconsidéré que lui a porté Maldoror.

C'est un chaos de bras, de jambes, de têtes, de seins, de fragments à peine reconnaissables. Maldoror, qui a repris sa forme humaine au moment fort, a été submergé par l'avalanche. Il émerge de l'amas de roaille qui s'étale sur le centre du parc comme le reg sur un fond de désert.

Pour la deuxième fois de sa vie, il a connu l'amour. C'est encourageant. La prochaine fois, ce sera peut-être avec un volcan...